

LA PLUIE

Yassine - 402

La pluie révèle sur la route une triste monotonie et les voitures passent. J'étais assis et contemplais une pensée irréaliste de mes jours heureux, en attendant que ce gris du firmament se transforme en bleu de gaieté. Un silence régnait dans la voiture, sauf le tic-tac faux du clignotant irrégulier. Nous étions partis depuis dix minutes sur l'A6 en direction de Paris, pour la Porte d'Italie. Les gouttes ruisselaient tout le long des vitres mouillées et déviaient légèrement vers l'arrière, cause de vitesse : elles coulaient lentement, tremblantes de peur d'un orage imminent. Le trafic était un peu fluide, assez pour laisser apparaître le béton fatigué de l'autoroute dans un panorama d'une ou de deux centaines de mètres. Quelques vieilles Citroën pouvaient se distinguer sur les voies de gauche, des familles de banlieues classiques, piégées dans l'oubli de la ritournelle mondaine. Certaines qui pouvaient être celles de ceux qui rentrent de leur boulot, ont sûrement pu changer une part de cette société déjà futile par leurs efforts, mais rentrant sans gratitude, sans honneur. Il était dix-neuf heures et toujours nous voyions sur la route même des travailleurs qui charbonnaient encore depuis l'aube, et sur leur visage s'affichaient la vieillesse d'une surexploitation quotidienne. La hiérarchisation des classes sociales ne date pas du dix-neuvième siècle, elle s'applique encore de nos jours. Les banlieues en orbite autour de la capitale, mise à part en géographie sont moralement comme les membres d'un corps autour du cerveau dont le ridicule ne se montre qu'aux habitants, qu'aux habitués. Mais les membres mal nourris et malmenés, soumis face à la géante : voilà la routine exhibée par les consciences, dissimulée par le collectif. On peut maintenant comprendre le ciel pleurant notre situation, que les beaux jours

appartenant au passé puissent plausiblement advenir, de toute façon sur cette terre débile, que comme illusion contrôlée par les puissants de ce monde.